

GERTAL

A chaque fois que je disais son nom, on me répétait qu'il était mort.

Ce qui m'empêchait d'y croire tout à fait, c'est que c'était toujours d'une façon qui laissait entendre qu'il n'avait pas fallu un gros effort ni beaucoup de temps à la mort pour l'expulser de cette vie - et sans que cet acte suscitât aux alentours, dans les mornes et les fonds, une émotion dont les rémanences auraient dû raviver, à chaque fois, des souvenirs et des regrets.

Or ce n'était que des : « Je crois bien qu'il est mort », ou, tout au plus : « Certainement, il est mort ! Il était resté longtemps à l'hôpital et on dirait qu'on ne l'a pas vu souvent ».

Je gardais le silence, tel un petit garçon pour qui l'on s'applique à expliquer un phénomène dont il aimerait mieux préserver la beauté en l'attribuant à un mystère.

Toutes les fois, Gertal revenait danser dans ma mémoire.

Fantastique et puissant. Jonglant sous une pluie de phosphènes avec des constellations de torches incandescentes, et des oracles formulés par les doigts frénétiques d'un nommé Ti-Do, muletier d'habitation, et maître tambourineur le samedi soir, après la paie, à l'heure où la nuit exige que la fatigue accrochée aux cals de ses orteils soit passée au feu de la musique, entraînée dans le rhum, évacuée par la libido.

Ce matin-là, le souvenir que j'avais gardé de Gertal, la rumeur de sa mort, et aussi son entêtement, s'entre-choquaient, avec une violence qui avait d'autant plus beau jeu de ficher le bordel dans mon esprit que je m'étais résolu à ne pas sortir de toute la journée.

Qui aurait imaginé que le bourg de Sainte-Luce, auquel la saison touristique prêtait l'aspect d'un panier à provisions trop plein de produits de toutes provenances, pût en arriver à paraître, fût-ce une matinée, à ce point déserté, abandonné ! Pas une voile sur la mer, pas un promeneur, pas un baigneur ni un pêcheur sur la plage. J'étais peut-être, ou sûrement, le seul dans ma situation d'homme seul, dans un bungalow d'où je commençais à avoir envie de me libérer, peu à peu, comme dans les tentacules d'un songe de plus en plus oppressant.

- Une journée qui risque d'être longue ! pensais-je.

Comme à l'accoutumée, revenant à ce goût que j'ai de rester seul quand la tradition veut que l'on batte le rappel de la famille et des amis pour s'éclater, s'émouvoir, partir en garouage. Un goût venu sans doute du temps où, se trouvant chaque année sans les moyens de sacrifier à la tradition des cochonnailles de Noël et des agapes de la Saint-Sylvestre, il n'y avait pas d'autre solution que de s'enfermer dans sa case, la lampe éteinte - à moins de manquer à ce point de scrupules pour écornifler la parentèle ou des voisins. D'ailleurs, aucune réclusion n'a jamais été plus que celle-là favorable à mon émerveillement. Je me souviendrai toujours de ce soir de Noël où j'eus tellement envie d'écrire à mon maître d'école, qui était mort depuis peu, me laissant le sentiment d'avoir vécu, enfant, auprès d'un vrai géant ou de quelque personnage de mon livre d'histoire !

Envie d'écrire finalement tenue en échec par la crainte peut-être que la poste ne frappât mon maître d'école de l'accusation « parti sans laisser d'adresse ».

Alors que, pour ce qui est de Gertal, l'idée ne me venait point de lui écrire. C'était d'aller à sa recherche qui m'aurait tenté.

Et c'est ce que m'inspira le vide de cette journée qui s'annonçait trop calme et trop longue.

De toutes façons, je n'aurais pas retrouvé la maison. Elle n'était plus la même, ni à la même place. Dans le temps, elles étaient toutes en bois d'arbre à pain, recouvertes, certaines, en fanes de canne à sucre, d'autres en tôles ondulées - selon le goût et les moyens. A présent, c'était tout en béton, partout. Ce n'est plus pareil ! D'ailleurs rien n'est resté pareil.

Je dus m'arrêter plus de deux fois encore pour être mis sur le bon chemin - et sans plus entendre répéter qu'il était mort.

- Ça fait des années qu'on ne le voit plus passer sur son cheval, avec des yeux accrocheurs sous le rebord de son chapeau bakoua.

Au contraire, quelqu'un de la dernière maison l'aurait aperçu, la veille, en passant, qui jetait une botte d'herbe verte à la vache qu'il nourrit dans l'enclos derrière sa maison. Une maison en dur avec des grappes de fruits dans les mandariniers, de chaque côté, quand Noël arrive.

A peine laissa-t-il paraître sa surprise.

- Dès la première fois que je t'ai vu à la télévision, il m'a semblé que je te connaissais. Quand ma petite fille, Karine, m'a dit que tu as écrit, dans un livre de lecture, une histoire avec un homme qui danse le laghia et qui s'appelle Gertal, j'ai vu que tu m'as connu et que tu ne

m'as pas oublié. Cela m'a fait plaisir. Et puis, voilà, aujourd'hui... Alors je suis content.

Dans sa chemise de finette bleue à demi-déboutonnée sur la pilosité laineuse de sa poitrine - et dont il a retroussé les manches - et un pantalon de tergal, couleur mode, retenu par un ceinturon de cuir qu'une boucle rouillée fait plutôt ressembler à un licol, Gertal a le regard et la tournure d'un grand fauve devenu vieux. La boue séchée de ses gros souliers en dit assez de la force et de la vigueur où puisent ses jambes pour satisfaire le goût qu'il garde encore d'aller, par les chemins et les sentiers, à travers champs ou dans les halliers.

Nous restions debout, et sa femme, sa grande fille, deux de ses fils, et ses deux petites-filles, debout autour de nous, comme si nous étions mieux ainsi pour nous mesurer, nous soupeser les uns les autres et pour mieux apprécier notre contentement.

Fier du plaisir que je prenais à regarder sa stature, il me fit avec un sourire de fausse modestie :

- Quatre-vingt-sept ans.

J'avais estimé à un peu plus de quarante les années qui avaient passé depuis le soir du fantastique laghia de la mort. Mais je me retins d'y faire allusion. Je le félicitai plutôt de la jeunesse de son maintien, de sa bonne humeur.

- Malgré les rhumatismes ! Tu peux pas savoir... Deux séjours à l'hôpital, et j'en suis toujours à me tordre de douleur, le soir surtout.

Je me souviens qu'en ce temps-là il n'était pas marié, et habitait encore chez sa mère qui, à ce qu'on disait, tolérait qu'il justifiât sa réputation de coureur de filles, mais ne se voyait pas dépossédée d'un fils qui était avant tout son enfant, en même temps son bien le plus précieux, et l'être le plus extraordinaire.

Je lui demandai si elle vivait encore, Adémar, sa mère.

- Elle a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Aveugle pendant onze ans, là, dans cette maison. Je l'ai soignée jusqu'à sa mort. Les médicaments aux heures indiquées. Et la servir à table, et lui donner le bras quand elle voulait sortir et la porter selon le chemin. Adrienne faisait tout ce que je ne pouvais pas faire.

Gertal me fit signe de m'asseoir, et c'est de sa première femme qu'il se mit à parler, celle qu'il avait épousée quand sa mère s'était rendue à l'évidence qu'il ne pouvait pas se contenter d'amours buissonnières et d'escapades nocturnes.

- Ida, la mère de Léone que tu vois, et de trois garçons qui vont sûrement revenir cet après-midi, puisque c'est aujourd'hui le premier de l'an. Et Adrienne est la mère de ces deux garçons, Sylvain et Gustave, et d'une fille qui a épousé un zoreille, puisque ça se fait de plus en plus à présent, et qui vit en France avec son mari. Les deux fillettes là, Karine et Myriam, sont les enfants de Léone. Le père vit comme un papillon de nuit et Léone travaille pour élever les enfants. Ça n'a pas changé dans le pays. En tout j'ai vingt-deux petits-enfants et neuf enfants, puisqu'en dehors des huit qui sont issus de mes deux mariages, il y a le plus grand qui est né d'avec une fille que je n'ai pas épousée. Un seul enfant «en dehors».

Et il récapitule comme pour s'assurer que lui-même ne s'est pas trompé.

- Neuf enfants, vingt-deux petits-enfants. Et les dix-huit ans que j'ai été conseiller municipal. Je te ferai voir le diplôme qui m'a été décerné et que, jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé un moment pour encadrer. Et la guerre.

Ça en fait des chiffres et des années, et de l'âge qui a monté pendant tout ce temps !

Les deux fillettes étaient retournées dans leur chambre, ou derrière la maison, comme le veut la bienséance.

Les deux grands fils s'étaient assis près de la table avec nous, et se taisaient en signe de respect. Adrienne et Léone multipliaient leurs allées et venues dans les différentes pièces de la maison pour chercher, apporter, assembler ce qu'elles possédaient de meilleur et de plus beau pour m'honorer, afin que le vermouth, dont la coutume a fait la boisson porte-bonheur, fût servi avec tout le raffinement de leur savoir-faire : verres à pied, plateau de marqueterie, napperon de dentelle, coupelles de porcelaine garnies de cacahuètes grillées.

Le récit désinvolte que Gertal esquissait et reprenait au hasard de sa mémoire n'en devait pas moins produire sur moi un effet admiratif qui, en retour, stimulait sa verve. Il passait de son adolescence dédiée au dur apprentissage de son métier, au temps où, du fait de la guerre, sa vie était devenue une situation insensée qui le rendait fou de rage dans son uniforme de pionnier frappé d'un galon de brigadier-chef, avec obligation de commander à des travailleurs de la terre ou de la mer des tâches que ces derniers ne pouvaient ressentir autrement que dégradantes et inutiles.

Il s'exaltait en revanche au souvenir du temps où, apprenti charpentier, il suivait à pied, la boîte à outils et l'égoïne sur la tête, son patron monté sur un cheval - dont, en tant qu'apprenti, les soins lui incombaient - en route pour quelque chantier, au Diamant ou aux Trois-Ilets. Quand ce n'était pas au fond d'une habitation, aux confins de la commune du Lamentin.

- On partait ainsi le lundi. On passait toute la semaine là-bas à travailler. Je couchais dans le chantier si la toiture était déjà posée. Sinon, c'était chez quelque connaissance du patron. Pour les repas, c'était selon. Selon les gens qui vous prenaient en bonne amitié, selon que le patron se conduisait comme un parent ou comme un cabot. Il s'agissait d'apprendre le métier. Fallait supporter. Le samedi, on revenait à la maison, pareil : moi, à pied, derrière le cheval. Et on repartait le lundi.

L'arôme du vermouth évoquait des bateaux à voile, leur cale bourrée de tout ce que ma grand-mère ne pouvait se payer, et Gertal poursuivait : «Etre costaud et montrer qu'on avait du courage ! C'était ça, le bonheur, dans ma jeunesse».

Tout ce qu'un nègre pouvait faire demandait de la force. De la force dans les bras, dans les jambes, et surtout dans le cœur. Et le bonheur, c'était la fierté d'avoir enduré, d'avoir dégauchi une difficulté... A chaque pas, à chaque geste qu'un nègre faisait pour gagner sa vie ou pour essayer d'améliorer son sort, c'était comme si, dans sa naïveté, il avait provoqué des monstres, qui n'étaient pas là pour l'aider, ni pour l'encourager.

Et il y en avait parmi nous qui n'admettaient pas que la misère fût la plus forte. Ils défiaient la misère. Ceux-là, ils avaient la volonté. On les aimait. On les respectait, en tout cas.

Lui, a toujours été de ceux-là. Et lorsqu'il avait fréquenté un endroit, il n'y amassait que de l'amitié et de l'estime.

- Il m'arrive encore de rencontrer des gens - quand, par exemple, je vais assister à quelque enterrement dans une commune loin d'ici - des gens que je ne connais pas et qui ne m'ont jamais vu, et qui affirment qu'ils me

connaissent. Comme si j'étais un livre que certains n'ont jamais ouvert et font croire qu'ils connaissent par cœur.

Et dans un grand éclat de rire trop viril pour que sa gencive dégarnie en ait vergogne :

- Tant pis pour ceux qui naîtront après que je serai mort ! Ils n'auront pas connu Gertal.

C'est sur cet éclat de rire que nous nous sommes levés pour aller dehors.

Un mandarinier, qu'une porte ouverte avait placé en face de moi, m'y invitait depuis un moment. Plus lourds et plus nombreux sur un côté, les fruits en grappes rouges et vertes déséquilibraient le contour de l'arbre qui en avait même laissé tomber quelques-uns, ça et là, dans l'herbe.

J'ai toujours aimé cette coutume d'entretenir aux abords de la maison des arbres fruitiers qui font figure d'amis ou de proches parents ; et j'acquiesçai vivement lorsque Gertal proclama :

- Les arbres qui portent des fruits, c'est près de la maison qu'ils aiment vivre. On les regarde, tous les matins, on les touche en passant près d'eux. Ils entendent parler les gens dans la maison. Ils font partie de la famille. Alors ils sont contents, ils s'épanouissent. Il y en a même qui donnent leurs fruits pendant toute l'année.

J'aime en tout cas l'intelligence qui a organisé leur plantation - même si c'est plutôt un certain désordre qui s'accuse - chacun avec sa fonction de produire, qui des oranges, qui des abricots ou des pommes-cannelle, des corossols ou des sapotilles.

- Ils me connaissent, m'assure Adrienne, c'est moi qui verse à boire à leurs racines. Et on dirait qu'ils aiment mieux que ce soit moi qui récolte leurs fruits - moi ou Gertal - pas les enfants, qui les malmènent et par-

fois leur prennent leurs fruits avant qu'ils soient prêts à les lâcher.

Et il y a aussi les petits canéfiçiers dont on fait les haies que l'on taille en brosse, pour mettre le linge à sécher. Et un arbre - un galba - qui abrite la claie pour mettre la vaisselle à sécher au soleil. Et un arbre - de préférence un opulent manguier - dont l'ombrage est aussi savoureux que les fruits. Et toujours un prunier - d'Espagne ou du Chili - dont les ramifications regroupent si confortablement la volaille, à la tombée du soir. Les arbres à pain, les cocotiers, les pruniers de Cythère étant un peu plus à l'écart, autour de l'enclos.

- Aujourd'hui, me dit Gertal avec cette façon qu'ils ont à la campagne de vous tirer doucement à part pour vous dire des choses qui ne sont rien moins confidentielles mais qui émanent d'une attention délicate, tu emporteras une belle grappe de mandarines qu'Adrienne va cueillir pour toi; et moi ce sont des ignames que je voudrais te faire manger. Mes ignames shasha. Dès demain j'en fouillerai une que je garderai pour toi quand tu reviendras.

Le jardin, il est au bas de la pente qui commence à incliner le terrain après l'ancienne maison de sa mère. D'ici, on ne le voit pas.

Pour boire un second vermouth, nous nous sommes assis dans la véranda où il y a un banc. Les deux garçons m'ont annoncé qu'ils allaient présenter leurs vœux de bonne année à des voisins un peu plus loin.

Adrienne et Léone s'affairent à l'intérieur de la maison.

Comme pour se désaltérer dans le courant de ses souvenirs, Gertal continuait de me conter Gertal. J'aimais sa façon de braquer son menton à droite ou à gauche en bougonnant :

- Moi, je me laisse pas machiner par la vie !

Il en était au moment où il avait construit un pit et organisait des combats de coqs. Mais il s'aperçut qu'il ne m'avait pas parlé du temps où il faisait de l'abattage. Des bêtes qu'il achetait, débitait, et dont il vendait la viande dans une échoppe attenante à la cuisine. Comme faisait son père.

A cheval, il parcourait les campagnes pendant trois ou quatre jours, et le dimanche matin les gens venaient pour acheter la viande. Des fois, quand le dimanche était férié, la vente commençait dès le samedi soir.

- Et le cyclone Edith ! Tu as entendu parler du cyclone Edith quand tu étais là-bas ? C'est qu'il y a eu le cyclone Edith. Il a fait tant de dégâts que presque plus personne ne voulait habiter dans une maison en bois. Après le cyclone Edith, c'est des maisons en dur qu'il fallait. Et moi qui ne suis pas maçon, regarde : c'est en béton que j'ai construit ma propre maison. J'ai dû reconstruire en dur la maison de ma mère : car ma mère, elle ne voulait pas se résigner à ce que sa maison, même si elle ne l'habitait plus et vivait ici avec nous, soit emportée un jour par un cyclone. Moi-même, j'ai donc fait ma maison que tu vois : un étage, sept pièces, cuisine, salle de bains, tout. En béton. Moi qui n'avais jamais appris la maçonnerie. Après le cyclone, plus personne ne me demandait d'aller au François ou à Sainte-Anne pour bâtir une maison en bois, avec balcon ou galetas ; ni une villa en bois de Guyane avec véranda, comme avant. J'ai fait ma propre maison, après le cyclone Edith, en béton, mais j'aurais pas aimé faire des maisons en béton pour les autres. C'est pas mon métier. Non, c'est pas le même amour.

Donc, après le cyclone, c'est le métier de mon père que je prends. J'étais encore assez jeune. Je travaillais

dur - comme toujours - et j'aimais aussi m'amuser très fort. Danser le laghia, caracoler dans les bals, faire monter les paris dans les combats de coqs... Et puis quand j'en ai eu assez des pits (j'en avais fait construire un superbe, avec galerie tout autour, peint de belles couleurs) c'est à ma femme, à mes enfants et à la terre que j'avais le cœur. Et j'ai eu mal de voir que pendant ce temps passé je ne m'étais pas suffisamment occupé d'eux. Il m'avait paru que je faisais trop d'allées et venues, et déclenchais trop de bousculades. Tout est venu dans ma tête, dans mon cœur, dans mon corps, comme la force d'une eau qui remplit un grand creux, une mare, un étang. Et du coup, je me suis senti plus moi-même que je n'avais jamais été. J'ai plus eu qu'à m'approuver : « Tu as raison, que je me suis dit. Toute la famille a vécu en intimité avec la terre, et c'est grâce à la terre que ton père, ta mère, tes oncles ont subsisté et ont acquis des biens, et t'ont laissé une maison, un jardin, des bêtes, des prés ».

J'ai pas eu à apprendre quoi que ce soit : la terre, les arbres, les légumes, les bêtes et moi, nous avons toujours vécu ensemble. Seulement, comme j'avais été à l'école et que je savais lire et écrire - et compter avec un crayon sur du papier... Et qui a dit que la terre n'a pas besoin de ça ? Au contraire ! Eh bé, voilà ! Les gens qui t'ont dit que j'étais mort ne se sont pas trompés, en un sens. Pour certains d'entre eux, le Gertal qu'ils avaient connu est mort. Et l'autre Gertal, le meilleur, Gertal, à mon sens, c'est lui que tu as trouvé ce matin. Je te dis que je ne me laisse pas machiner par la vie !

Adrienne avait écouté, assise, la tête en avant, les deux mains paume contre paume, coincées dans le sillon ouvert sous l'étoffe de sa robe entre les cuisses. Elle se lève sans regarder Gertal ni moi. Elle paraissait contente et fière d'avoir entendu ainsi parler son homme.

Pressentant qu'il demanderait à boire pour marquer la pause, elle s'empressa de changer les verres, toujours avec le sentiment de me faire honneur sans doute. Cette fois, elle apporta seulement deux verres, parmi les plus beaux certainement qui paraient dans la partie vitrée du buffet.

C'est à ce moment que Léone vint dire à Gertal avec une poussée de stupeur dans la voix qu'elle étouffait : «J'ai vu passer Valère... Plusieurs fois». Je suivis son regard. Au bout du chemin, presque à la hauteur où j'avais garé ma petite Honda rouge, un homme faisait taire le moteur d'un deux-roues duquel il venait de descendre. L'ayant calé, il avança vers nous.

- Qu'est-ce qu'il vient foutre, celui-là ? maugréa Gertal.

Il avait l'air « contrarié », comme nous disons.

- C'est aujourd'hui le premier janvier, dit Léone, tu sais bien.

Il y avait longtemps que je n'avais pas entendu appeler quelqu'un Valère. Celui-ci n'était pas très grand de taille, mais cela se voyait qu'il était de la race de ces hommes que l'air, les bois et la terre des mornes ont façonné sur le même modèle, pour les mêmes travaux, les mêmes jeux, les mêmes contre-coups à tous les coups dont cette vie semble poursuivre les nègres où qu'ils se trouvent.

Il avançait comme s'il ne nous voyait point. En posant le pied sur le carrelage de la véranda, il dit :

- Bonjour messiés zé dames.

Toujours sans nous regarder. Je répondis promptement et avec affabilité. Adrienne et Léone, poliment. Gertal en boudant, avec un coup d'œil méfiant. Et comme le nouveau venu restait là, le regard flottant et sans un mot de plus, il lui jeta avec humeur :

- Et c'est ce moment que tu as choisi pour venir faire ton numéro, ton numéro du Jour de l'An !

Il était visiblement gêné, Gertal, même « contrarié ». De quoi ? A cause de moi, certainement.

- Tu vois, dit celui qui était sûrement Valère, c'est aujourd'hui le premier jour de l'année, et c'est toujours de la même manière que tu me parles. Comme à un chien. Et c'est toi qui m'auras poussé... Cette année, je te tue.

Adrienne et Léone restent debout dans la robe à pois que l'une et l'autre ne s'étaient pas fait faute d'enfiler en ce premier de l'an.

Les petites filles étaient accourues. Comment savoir si la scène les amusait ou les troublait tant soit peu ?

- Alors, faudra absolument que je te tue, poursuit l'homme.

Et, avec un geste vers moi.

- Je peux te tuer devant ce monsieur, que j'ai déjà vu à la télé, mais...

Il était coiffé d'une casquette en tissu blanc à visière rouge - pareille à celles qui véhiculent des marques de cigarettes ou de pneus dans les compétitions sportives - vêtu d'un long tricot blanc dont les manches courtes semblaient être trop étroites pour envelopper ses épaules et contenir les muscles de ses bras, d'un beau pantalon comme il est d'usage d'en porter le Jour de l'An, pour garder sa virilité et mériter la longévité, avec les pieds dans des sandales en matière plastique.

Il enfonça la main dans une poche de son pantalon et, d'une voix qui traînait :

- Je ne te tuerai pas avec un couteau. Je ne veux pas.

Il sortit un gros canif comme je n'en avais pas vu depuis longtemps. C'était les colporteurs syriens qui les

vendaient, dans le temps. La lame dépliée, cela devenait un grand couteau, ou plutôt une sorte de poignard à cran d'arrêt en acier, qui était l'instrument le plus approprié dans la main des nègres des bourgs, pour s'étriper les soirs de fête sous l'effet du tafia. Eviter en tout cas de l'exhiber. Comme quoi c'était une arme prohibée.

- Tu vois, fit-il, j'ai de quoi. Mais je ne veux pas. Si seulement tu venais te mettre au bout de mon fusil pendant que je cours le gibier dans les bois, sûr que je t'abats comme un manikou.

La menace, malgré tout, paraissait trop triste pour être crédible. Gertal jeta un coup d'œil sur le canif recroquevillé dans son manchon de métal, au creux de la main que Valère gardait tendue, comme une offrande.

Adrienne et Léone, elles aussi, semblaient plutôt gênées par cette scène d'autant plus étrange du seul fait de ma présence. Quand aux deux fillettes, elles avaient cessé de se tire-bouchonner sur leurs jambes, ne sachant peut-être pas si elles pouvaient s'amuser ou si Valère, sous son calme indéchiffrable, allait brusquement devenir méchant et se livrer à une action qui les ferait courir ou crier. Je m'efforçais de trouver par moi-même qui était Valère et ce qui devait motiver la scène à laquelle j'assistais.

- Non, je ne te tuerai pas avec un couteau. Il te faudra attendre. L'année prochaine je porterai mon fusil... C'est drôle que je ne pense jamais à prendre mon fusil quand je viens ici !

Il serra le canif dans son poing et le fourra dans sa poche.

- Bon, fit Gertal toujours aussi embarrassé, et maintenant tu vas retourner d'où tu es sorti. Chez toi, où tu veux !

- Bien sûr, répliqua Valère, tu ne m'offriras pas un coup de vermouth. Ton vermouth, c'est pour les messieurs qu'on voit à la télé et qui écrivent des livres. Et un affront pour ton fils que, toi aussi, comme tout le monde, tu répètes qu'il boit trop, qu'il dessaoule pas et que dans sa « saoulaison » de la Saint-Sylvestre il a tué son père le Jour de l'An. Eh bien, donne-moi un verre d'eau.

Gertal demanda à Adrienne un verre pareil à ceux qui restaient rangés sur le plateau.

- Non non, protesta Valère en le voyant saisir le col de la bouteille, pas de vermouth ! De l'eau pour laver ma honte.

Gertal se leva et entra dans la maison. Les petites filles allèrent jouer parmi les arbres, de l'autre côté. Adrienne et Léone restaient là, comme pour me tenir compagnie, n'osant pourtant dire un mot. J'entendis les pas de Gertal dans ses gros souliers, et il revint portant un grand verre sur une assiette blanche, tenant de l'autre main un broc rempli d'eau claire.

Valère était toujours à l'entrée de la véranda. Gertal alla lui présenter le verre qu'il remplit, puis il posa l'assiette et le broc sur un muret qui tenait lieu de balustrade, là où s'était planté Valère. Léone et Adrienne rentrèrent dans la maison.

Valère but à longs traits. Gertal et moi le regardions comme si nous prenions un réel plaisir à le voir se désaltérer. Il allongea le bras et dit :

- Encore un peu.

Gertal s'approcha de lui avec le pichet ; et quand Valère eut vidé le verre, par jeu, dirait-on, il se pencha pour le forcer à soutenir le regard dont, véritablement par jeu, il cherchait à pénétrer l'autre qui s'obstinait à le fuir des yeux. Alors nous avons vu, Adrienne, Léone et moi, les yeux de Gertal qui s'allumaient d'un éclat de joie

muette et le visage de Valère s'embraser comme à la clarté qui pénètre une frondaison lorsque le soleil a repoussé un nuage par lequel l'orage pourrait éclater.

- C'est donc vrai que tu veux tuer ton père ? demanda Gertal.

Y eut-il jamais autant d'amour paternel dans les yeux et par tout le visage d'un vieil homme ridé, chenu, mal rasé ?...

Valère, à son corps défendant, souriait sous la visière rouge de sa casquette. Il m'adressa un clin d'œil avant de répondre :

- Oui, l'année prochaine, avec ma carabine à coup sûr...» Avec le geste d'armer, de viser et faire feu.

- Tu vois, fit Gertal, me prenant à témoin. Saoul ! Complètement saoul. Et c'est ça qui me tue !

La route, pami les jardins créoles, descendait de virage en virage, et le moteur de la petite Honda tournait avec l'allégresse d'un cheval au galop vers son écurie.

Je fredonnais :

An mwé

An mwé

Ferjus kay

Tchwé mwen

O swè a

Heureux que l'air de ce laghia me fût revenu. Sans penser aux sous-entendus érotiques des paroles :

Ferjus kay

Tchwé mwen

O swè a

Les mandarines qu'Adrienne avait déposées sur la banquette, à côté de moi, embaumaient encore plus fort à chaque cahot, dans l'interrogation des virages.

La route me paraissait déjà moins longue qu'à l'aller.

En même temps, c'était comme si j'étais allé très loin, sur quelque morne consacré par l'histoire, au-delà de moi-même.

Sainte-Luce, Martinique